Le chaman Karamakate accompagne à deux époques différentes de sa vie des Blancs à la recherche d'une plante sacrée qui fait rêver. © DR

4 minutes de lecture

Norbert Creutz

Publié mardi 22 décembre 2015 à 17:35, modifié mardi 22 décembre 2015 à 17:46.

CINÉMA

Au cœur des ténèbres amazoniennes

Film colombien, «L'Etreinte du serpent» de Ciro Guerra revisite les récits d'explorateurs et de colons blancs vues du côté indien. Une fascinante remontée dans le temps

Depuis Werner Herzog, un film amazonien, c'est toujours la promesse d'un long voyage de perdition. Est-ce la rivière majestueuse, la jungle impénétrable, la touffeur de l'air ou les dangers qui rôdent? Toujours est-il que pour l'homme blanc «civilisé», la perte de ses repères paraît trop radicale, d'où la folie d'*Aguirre* et de *Fitzcarraldo.* Les rares autres cinéastes a avoir osé s'aventurer dans ces contrées – avant tout des Italiens, de Ruggero Deodato (l'horrifique *Cannibal Holocaust)* à Giorgio Diritti (le contemplatif *Un giorno devi andare),* mais aussi John Boorman et son écologiste *(La Forêt d'émeraude)* – n'ont pas dérogé à la règle. Manquait toutefois encore un regard plus «local». En voici un, venu de Colombie et repéré par la Quinzaine des réalisateurs cannoise.

Tourné en noir et blanc, L'Etreinte du serpent (*El abrazo de la serpiente)* du Colombien Ciro Guerra, 34 ans *(L'Ombre de Bogota/La sombra del caminante,* 2004, et *L'Accordéon du diable/Los viajes del viento*, 2009), surprend en se présentant d'abord comme un film d'époque, d'inspiration ethnographique. Mais il cache bien son jeu, nettement plus ambitieux: rien moins qu'un renversement du point de vue. Lequel sera donc pour la première fois celui de l'Indien, victime de toutes ces intrusions de colons, missionnaires, scientifiques ou pilleurs de ressources naturelles.

Le scénario s'inspire librement des journaux tenus par deux explorateurs occidentaux, l'ethnologue allemand Theodor Koch-Grünberg (1872-1924) et le botaniste américain Richard Evans Schultes (1915-2001), rares témoignages de leur temps. Au début du XXe siècle, un certain Theo (l'acteur belge Jan Bijvoet), malade, débarque avec son guide pour demander au jeune chaman Karamakate (Nilbio Torres) de l'aider à trouver une plante rare qui pourrait le guérir: la yakruna. En échange, il promet à cet Indien hostile de le guider vers d'autres survivants de sa tribu décimée. Un peu moins de quarante ans plus tard, en pleine Seconde Guerre mondiale, l'Américain Evan (Brionne Davis) aborde seul au même endroit et retrouve le vieux Karamakate (Antonio Bolivar), toujours seul et devenu *chullachaqui* - un «homme creux» privé de souvenirs et d'émotions. Ensemble, ils partiront en quête de cette plante sacrée possédant également la vertu de faire rêver...

Ces récits parallèles n'alterneront que par deux fois, laissant chacun couler à son rythme, plutôt lent. Les barques glissent vers l'inconnu, la méfiance règne. On est tôt intrigué, d'autant plus que notre sympathie bascule de l'arrogant Theo et du trop lisse Evan à l'insondable Karamakate. Dans ses deux incarnations,

l'Indien n'est jamais idéalisé. Mais il fait si clairement partie de ce monde, au contraire de ses visiteurs, qu'on est peu à peu amené à partager son point de vue. Même sa conception particulière du temps, qui fait d'eux deux avatars d'un même individu, ne paraît bientôt plus si absurde!

Dans une forêt d'arbres à caoutchouc, puis dans une mission-orphelinat et dans un village ravagé par l'armée colombienne, nos voyageurs croisent soudain l'horreur apportée par l'homme blanc: exploitation, esclavage, acculturation, violence. «L'Etreinte du serpent» (le titre est illustré par quelques plans mystérieux) glisse alors vers une dimension hallucinatoire qui n'ira que crescendo. Lorsque, dans le deuxième récit, Evan et Karamakate retrouvent la mission catholique qui a dégénéré en secte monstrueuse, le cinéma «de genre» n'est plus très loin. Pour finir, sur les collines qui abritent la yakruna, la duplicité du Blanc et les forces du lieu s'affronteront dans un grand duel cosmique en forme de trip psychédélique.

A ce moment, on peut se demander si Ciro Guerra n'en fait pas un peu trop. Si, nourri d'autres fictions plutôt que de ses propres découvertes, il n'a pas cherché à se mesurer aux visions d'Alejandro Jodorowski *(La Montagne sacrée),* de Peter Weir *(La Dernière vague)* ou de Francis Ford Coppola *(Apocalypse Now)* plutôt que d'élaborer un récit vraiment original. Il n'empêche que sa confiance de metteur en scène reste jusqu'au bout bluffante. Jamais les nombreuses difficultés qui ont émaillé le tournage ne se laissent deviner à l'écran. Pour une cinématographie qui vient à peine de décoller, il s'agit à l'évidence d'un triomphe – d'où sa présence en lice pour l'Oscar du «meilleur film étranger».

Par honnêteté, il faut toutefois aussi reconnaître que les

comédiens manquent d'épaisseur, limitant notre adhésion. Et sur la fin, l'inévitable propos écolo-humaniste post-*Avatar* se fait trop transparent là où on aurait préféré un plus grand sens du mystère, une pure magie sensorielle. Qu'à cela ne tienne, cet hommage à une civilisation aujourd'hui quasiment disparue et son rapport au monde naturel résonnent puissamment. Le choc des civilisations destructeur que fait revivre Ciro Guerra est-il vraiment irréversible, ou bien serait-il encore temps d'apprendre à notre tour?

*** L'Etreinte du serpent (El Abrazo de la serpiente) de Ciro Guerra (Colombie – Argentine – Venezuela 2015), avec Jan Bijvoet, Nilbio Torres, Brionne Davis, Antonio Bolivar, Yauenkü Migue (Miguel Dionisio Ramos), Nicólas Cancino, Luigi Sciamanna. 2h05

À propos de l'auteur

Norbert Creutz
@letemps